

**L'hypocrisie religieuse et l'islam
Instrumentalisé dans la société
marocaine d'après *le Passé simple* de
Driss Chraïbi**

Dr. Walaa Ezzat Ali El-Refaie

Mâitre de conférences
Faculté des Lettres
Université de Monoféïa

Résumé

Considéré comme l'un des pères fondateurs de la littérature maghrébine, Chraïbi est entré dans la littérature avec fracas. Sa première œuvre, *Le Passé simple*, parue en 1954, a suscité un scandale au Maroc en raison de sa dénonciation acide et violente de réalités sociales et de pratiques traditionnelles qui constituaient les fondements de la culture marocaine. Faire la critique de cette structure socioculturelle qui prend ses sources dans les préceptes de la religion musulmane a été automatiquement vu comme une critique à l'adresse de l'Islam.

Il nous semble particulièrement intéressant de mettre l'accent sur la problématique de l'identité et de la religion dans le roman de Driss Chraïbi, car cette dualité est marquée clairement dans l'histoire du héros Driss Ferdi, ainsi que dans son cursus.

Dans notre recherche, nous tenterons de répondre à cette approche thématique qui présuppose une série de questions : À quel point l'identité culturelle est représentée dans le roman marocain d'expression française ? Quel est le poids de la religion dans le *Passé Simple* de D. Chraïbi ? Pouvons-nous parler d'une crise d'identité chez cet écrivain marocain ?

La question de recherche sera de savoir comment la littérature chraïbienne ne fait pas la critique de l'islam, mais de la façon dont la religion a été détournée et utilisée pour servir aux intérêts des représentants religieux et pour renforcer une autorité qui n'était pas toujours légitime.

Mots-clés :--Littérature marocaine d'expression française – Quête d'identité – Double bagage culturel – Colonialisme – Oppression – Révolte – Liberté – Islam– Soumission – Racisme – Condition de la femme – Tiers monde .

المخلص: يُعتبر إدريس الشرايبي أحد عمالقة الأدب المغربي المكتوب بالفرنسية، برز لأول مرة من خلال روايته «الماضي البسيط» التي تُعد بحق رائعة من روائع الأدب. . فله يعود فضل إدخال الأدب المغربي إلى مضمار الحداثة. و لقد كان لصدور هذه الرواية صدى مدوياً، فهي تدور حول شاب متمرد على أبيه "السيد"، وهو تائر على التقاليد البالية التي كانت تثقل كاهل المجتمع المغربي. كما أنها تتعرض للإشكاليات الكبرى كثقل الدين ووضعية المرأة في المجتمع وصراع الحضارات وقضايا الهوية الناجمة عن ازدواجية الثقافة. ولعل هذا هو ما جعل منها درة من درر الأب في القرن العشرين. كما أنها تحتل مكانة مميزة داخل النسيج الروائي المغربي المكتوبة باللغة الفرنسية. فقد استطاعت الرواية أن تفرض نفسها بقوة ليس فقط على الأدب المغربي المكتوب باللغة الفرنسية فحسب، بل الفرنكوفوني والعالمي أيضاً، كما جعلت من كاتبها أحد

مشاهير الكتابة الفرنكوفونية من جهة وأباً للكتابة المغربية باللغة الفرنسية من جهة أخرى.

أحداث «الماضي البسيط» تدور إبان الاستعمار الفرنسي المغرب وهي تُنقل على لسان «إدريس فردي» عبر ضمير المتكلم «أنا». يستعيد الراوي ماضيه «المُعقّد» في رواية اختار لها «الماضي البسيط» عنواناً، إلا أنّ اللعبة الروائية تكمن هنا أيضاً، فالعبارة هذه تُسمّى بالفرنسية Le passé simple ، وهي إن دلّت فعلى زمن التصريف الأنسب لرواية الأحداث الماضية والمنتھية في الماضي. «إدريس فردي»، يستعيد مرحلة معينة من حياته داخل عائلة مغربية تقليدية يحكمها أب عنيف، سادي، متسلّط. ويغوص من خلال ظلم والده وجوره في قلب المجتمع المغربي، كاشفاً عيوبه وعوراته من دون أي حرج.

بسبب هذه الرواية فقد تعرض الشرايبي لانتقاد شديد بسبب إدانته اللاذعة والعنيفة للواقع الاجتماعي والممارسات التقليدية التي شكلت أسس الثقافة المغربية. حيث أن انتقاد هذه البنية الاجتماعية الثقافية التي لها جذورها في تعاليم الدين الإسلامي يُنظر إليها تلقائياً على أنه نقد للإسلام. و قوبلت الرواية منذ صدورها بالرفض والنقد اللاذع في المغرب، بينما لقيت ترحيباً واحتفاءً من النقد الفرنسي. الفئة الأولى كانت تبرّر هجومها القاسي عليها باعتبارها تجسيدا لمصلحة المستعمر، لما تُقدمه من فضح لمظاهر التخلف والانحطاط في المجتمع المغربي. فعمقت هذه الرواية القطيعة بين القارئ المغربي وأعمال إدريس الشرايبي لأكثر من عقدين من الزمن، وهُمشت «الماضي البسيط» عربياً في الوقت الذي تُرجمت إلى أبرز لغات العالم.

وفى هذا البحث سوف نحاول الإجابة على سلسلة من الأسئلة، وهي كالأتي:-
إلى أي مدى تتجسد الهوية الثقافية في الرواية المغربية المكتوبة باللغة الفرنسية؟ ما هو

ثقل وأهمية الدين في رواية الماضي البسيط ؟
ولكن الموضوع الاساسى للبحث هو التأكيد على أن رواية «الماضى البسيط» لم
تنتقد الاسلام ,انما انتقدت الطريقة التى استخدمها المسلمين لاستغلال التعاليم الدينية
من أجل تحقيق أغراض ومنافع شخصية وفرض سيطرتهم وسلطتهم اللاشريعية على
الآخرين.

الكلمات الدالة :-الأدب المغربي للتعبير الفرنسي - البحث عن الهوية - ازدواج
الأمته الثقافية - الاستعمار - الاضطهاد - الثورة - الحرية - الإسلام - الخضوع
- العنصرية - مكانة المرأة - العالم الثالث.

INTRODUCTION

On s'accorde à considérer Driss Chraïbi comme l'un des fondateurs véritables de la littérature maghrébine. Son début d'immersion dans l'espace littéraire a trouvé un écho retentissant et a fait du fracas, en raison de grandes répercussions de son premier roman ayant pour titre *Le Passé simple**. Ce dernier a provoqué un scandale au Maroc et l'a mis au-devant de la scène littéraire en France, posture qu'il n'a plus jamais quittée. Parut

*Pour ce qui est la signification du titre, Chraïbi, quant à lui, l'éclaire de la façon suivante à l'avant-dernière page du livre : « Pas un gramme de mon passé ne m'échappe, il défile, il est simple : - j'ai joué, j'ai gagné ». Marie-Thérèse Bet, elle aussi, interprète le titre *Le passé simple* littéralement : « le mot passé désigne son propre passé et simple le qualifie ». Cependant, il est aussi possible de comprendre le titre comme renvoyant au temps verbal du même nom. Si le titre a la valeur du passé simple, qui indique « une action achevée du passé », il n'a aucun rapport avec le présent. Le livre vient finaliser son passé. Selon Bet, Chraïbi « enclot son passé dans une rétrospective et une qualification. C'est un cri de victoire

en 1954, ce livre « *fit l'effet d'une véritable bombe, tant en France qu'au Maroc qui luttait pour son indépendance.* »⁽¹⁾ À cette époque-là, le Maroc était encore un protectorat français, mais le pays luttait pour regagner leur indépendance. Les Marocains s'intéressaient alors à la question de savoir ce que leur pays devrait devenir après avoir récupéré toute son autonomie : retourner aux anciennes traditions ou développer la modernité qu'avait apportée la France. *Le Passé simple* parut justement dans ce contexte.

Driss Chraïbi a pastiché à des fins parodiques le texte coranique, tout en créant des versets soi-disant extraits du Saint Coran sous le prétexte qu'il dénonce tous les tabous de sa société. Son roman était une véritable aubaine inespérée pour le côté français, voire même une opportunité d'or, puisqu'un Marocain prenait la plume pour dénoncer le gouvernement de son pays natal, critiquer ardemment sa léthargie et créditer déloyalement le Protectorat. C'est pour cette raison que le côté français a accueilli à bras ouverts son œuvre littéraire. Tandis que cette dernière a été accueillie de la part de l'autre côté de la Méditerranée comme un véritable coup de poignard, comme une

1) Chraïbi (D.), *Le Passé simple*, Éd. Denoël, Paris, 1954.

volée de flèches portée essentiellement aux militants nationalistes, qui luttent ardemment pour la liberté du Maroc. Écrit à la première personne du singulier, ce travail littéraire met en scène un jeune homme révoltant, Driss Ferdi, qui se rebelle non seulement contre son père, mais encore contre toute la société. Par analogie, le roman porte atteinte en premier lieu à la culture marocaine, à l'enseignement coranique et à l'Islam. L'auteur a remplacé le vieux discours complaisant par un autre portant une dénonciation calomnieuse et violente contre les maux enracinés à la société marocaine et les tabous existant dans la société arabo-musulmane.

Les critiques se levèrent au Maroc et en France et tous se demandèrent si ce livre de Chraïbi était pour ou contre le protectorat et pour ou contre les traditions musulmanes du Maroc.

Ce roman a été interdit au Maroc pour une période d'environ 23 ans. Bien qu'il ait été interdit, beaucoup le voient actuellement comme le tremplin ou le point de départ de la littérature marocaine moderne.² Cette dernière fait partie de ce que nous l'appelons la littérature maghrébine d'expression française, mais

2) Cf., Parekh (P.N.) et Jagne (S. F.), *Postcolonial African Writers. A Bio-bibliographical Critical Source book*, Éd. Greenwood, London et New-York, 1998, P. 96.

ce terme est un peu problématique, comme nous le verrons plus tard.

Avec son style incomparable, son humour noir et sa vaillance à focaliser l'attention sur des sujets sensibles, le chemin de l'écriture l'a conduit à la réalisation d'une œuvre épatante, complexe et toujours en renouvellement. Ce sont les principaux avantages qui nous ont poussés à porter notre attention sur ce travail de recherche et ont grandement influencé notre décision de le consacrer un longtemps de la recherche et de l'étude. En chatouillant l'appétit de son lecteur, Chraïbi cherche à se rendre intéressant. Il est alors attrayant d'examiner minutieusement son premier livre de plus près et d'évaluer la place de la religion dans le *Passé simple* et de rendre compte de la manière dont l'auteur traite les éléments religieux pour les utiliser dans la critique sociale.

Au début de cette recherche, nous nous pencherons sur le contexte de la parution de ce livre, tout en passant en revue l'histoire du Maroc et également la parution de la littérature maghrébine d'expression française. Puis, nous nous intéresserons à Driss Chraïbi et son œuvre *Le Passé simple*.

À la fin, nous porterons notre attention sur l'interprétation de l'islam instrumentalisé et utilisé à des fins détournées, ainsi que l'hypocrisie religieuse au sein de la société marocaine traditionnelle où l'élément religieux demeure à la fois le facteur culturel prédominant et l'un des fondements essentiels de la légitimité. Dans son livre, Driss Chraïbi laisse déchaîner son exaspération et sa rébellion contre les mœurs de son pays et contre un islam sclérosé utilisé comme outil de servitude, comme il le prétend.

La problématique centrale de cette recherche réside dans la tentative de trouver une réponse type à la question suivante ; Est-ce que la littérature chraïbienne fait-elle la critique de l'islam, ou de la manière dont la religion a été politisée pour servir d'une manière malicieuse aux intérêts de certains représentants religieux à la faveur d'un régime autoritaire illégitime ? Nous chercherons également à dévoiler la différence entre dogme, religion et croyance et les questionnements que ces termes mettent au jour sur l'espace littéraire pour nous être capables d'engendrer une interprétation soigneuse de l'œuvre chraïbienne.

1. Partie historique

1.1 Histoire du Maroc

Au moment où le royaume marocain s'affaiblit, l'Europe obtint petit à petit une influence grandissante sur le Maroc. Cette influence commença avec des contrats commerciaux, mais la présence occidentale devint bientôt si grande qu'en 1912 un protectorat français fut mis en place. Les Français prirent sur eux de gérer toute l'administration directe et l'économie du pays et commencèrent à installer des écoles et des lycées. Vers les années 1940-1945, les Marocains réalisèrent qu'il serait avantageux d'apprendre le français. Pour eux, c'était la langue de la modernité. Ainsi naquit une littérature marocaine en langue française. Pourtant, les Marocains réussirent à garder sa propre culture et personnalité qu'ils exprimaient également dans leur littérature en français. Ce protectorat dura jusqu'en 1956, l'année où le Maroc retrouva son indépendance.³

1.2 La littérature maghrébine d'expression française

Nous appelons cette littérature, qui naquit aussi en Tunisie et en Algérie, le plus souvent la « littérature maghrébine

3) Cf., Déjeux (J.), *La littérature maghrébine d'expression française*, Éd.PUF, Paris, 1992, P.38-39 ;

Guinoune (A.-M.), *De l'impuissance de l'enfance à la revanche par l'écriture. Le parcours de Driss Chraïbi et sa représentation du couple*, Éd. Groningue, 2003, P. 11.

d'expression française ». Comme souligne aussi Jean Déjeux, nous ne devons pas oublier que ces trois pays du Maghreb dont nous parlons sont très différents et qu'ils ont une histoire et une tradition littéraire très distincte. Les trois pays se ressemblent dans la tradition par l'influence du français sur leur pays d'origine arabe et berbère. Les origines arabes ou berbères sont souvent reflétées dans les romans de ces écrivains d'expression française. De plus, selon Déjeux, les écrivains écrivent en français mais ils restent écrivains algériens, marocains ou tunisiens (ou arabes, berbères). Il explique : « (...)

francophone ne veut pas dire nécessairement francophile. »⁴

Au Maroc, les deux premiers romans en français furent publiés en 1932 et 1935. Ces deux romans n'étaient pas extraordinaires dans leur style ou sujet et le public ne les remarqua pas vraiment. Il fallut attendre les années 1950 et les publications d'Ahmed Sefrioui pour que le public aille s'intéresser à des écrits publiés en français. Dans son recueil de contes *Le Chapelet d'ambre* (1949), Sefrioui exprima le désir de montrer la vie intérieure de la société marocaine, tout comme dans son deuxième roman *La boîte à merveilles* (1954). Jusqu'à cette

4) Déjeux(J.), Op.cit., P. 35:

date, les Européens avaient l'idée du Maroc comme un pays enchanté et merveilleux. Il existait des jeunes Marocains qui voulaient changer cette image, car ils n'étaient pas contents de leur situation. Le premier écrivain qui allait parler de ce mécontentement fut Driss Chraïbi avec son roman *Le Passé simple* en 1954.⁵

2. L'écrivain Driss Chraïbi

2.1 Biographie

Driss Chraïbi naquit en 1926 à Mazagan, actuellement El Jadida. Comme l'état civil n'existait pas encore à cette époque—là, Chraïbi ne reçut pas de date de naissance exacte. Il fut enregistré par son père seulement juste avant la Seconde Guerre mondiale parce qu'il devait avoir une pièce d'identité pour pouvoir aller au lycée. À deux ans déjà, Chraïbi avait été envoyé dans l'école coranique et puis dans d'autres écoles où il apprit un peu d'arabe et de français. Son père éduqua ses enfants d'une manière classiquement islamique, tandis qu'il avait eu, lui-même, une éducation assez moderne. Quand le père Chraïbi emmena sa propre famille, avec Driss, pour aller vivre à Casablanca, il envoya tous ses fils au lycée français. Driss profita vraiment de

5) Cf., Déjeux(J.), *Op.cit.*, P. 39-40 ; Guinoune (A.-M.), *Op.cit.*, P. 15.

cette éducation pour se développer et il s'intéressa aux études et notamment à la création littéraire. Il acquit également un esprit critique et commença à s'intéresser aux injustices sociales dans la société. En 1946, il termina ses études au lycée et il partit pour la France avec l'intention d'y étudier la chimie. Il devint ingénieur chimique, eut d'autres emplois différents et décida en 1952 de se mettre à l'écriture. Il publia son premier roman *Le Passé simple* en 1954.⁶

Quand il vivait au Maroc, il avait une image romantique de l'Occident, pour lui c'était le monde de la modernité. Une fois arrivé en France, il nuança l'image qu'il avait de ce pays : « ***J'ai appris beaucoup... Je ne veux pas chanter le panégyrique de l'Occident ; j'ai eu des mots très durs contre lui, surtout dans Succession ouverte. Je crois que l'évolution d'un être se fait à travers ses propres contradictions, ses erreurs, ses désillusions, ses angoisses.*** »⁷ Cette double attitude qu'avait Chraïbi vis-à-vis de l'Occident et de sa propre société marocaine est visible dans tout son œuvre et surtout dans *Le Passé simple*.

2.2 Écrivain marocain ou français ?

6) Cf., Hadjadji (H.-K), *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*, Paris, 1986, P. 9-30 ; Cf., Parekh (P.N.) et Jagne (S. F.), *Op.cit*, P. 96-97.

7) Citation de Driss Chraïbi dans un interview donné les 26 et 27 janvier 1974, cité dans : Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte*, P. 30.

Driss Chraïbi naquit au Maroc, apprit la culture marocaine et musulmane et, tout à coup, il fut envoyé dans une école française où il rencontra une tout autre culture. De plus, son pays était un protectorat français, donc la société arabe et musulmane était déjà très influencée par la culture et la langue française. À cause de cette acculturation, nous pourrions nous demander si nous devons considérer Chraïbi plutôt comme un écrivain marocain ou plutôt comme un écrivain français. Chraïbi s'exprima lui-même sur cette question, il ne la trouvait pas intéressante ou importante : « ***Je ne me suis jamais rattaché à une école (...) je suis un franc-tireur*** »⁸ et sur le terme « littérature maghrébine d'expression française » il nota dans le magazine *Lamalif*:

« Pour ma part, j'ai définitivement renoncé à ce régionalisme qu'implique l'expression « littérature maghrébine de langue française », il ne faut pas se cantonner dans une activité marginale, étroitement nationaliste. S'il est un mot que je déteste, c'est bien le mot « nationalisme ». Une fois l'indépendance acquise, il ne signifie plus rien de positif. Il pose des bornes à l'horizon

8) Interview cité dans: Lionel Dubois, *La symbolique du voyage dans l'œuvre de Driss Chraïbi*, Bordeaux, 1985.

intellectuel. Je suis un écrivain d'expression française, un point c'est tout. »⁹

Le français n'était donc pas la langue maternelle de Chraïbi et pourtant, il choisit d'écrire en français. Nous examinons les raisons pour ce choix dans le paragraphe suivant.

2.3 Choix de la langue d'expression

La situation linguistique au Maghreb a toujours été difficile. La langue officielle est l'arabe classique, mais personne ne la parle quotidiennement. La langue de la communication quotidienne est l'arabe maghrébin, une langue influencée par plusieurs autres langues, comme le berbère parlé dans certaines régions. Ce berbère connaît également plusieurs dialectes régionaux. En outre, les langues européennes, ici surtout le français, ont également eu une grande influence sur les dialectes régionaux. Les écrivains du Maghreb voyaient eux-mêmes leurs pays comme des zones de contact au lieu de nations avec une simple langue et culture ; ils n'avaient pas d'identité stable.¹⁰

Le choix de Chraïbi d'écrire en français est alors presque logique : personne ne pouvait lire ou écrire l'arabe classique et

9) Chraïbi (D.), *Je suis d'une génération perdue*, Lamalif. Revue mensuelle, culturelle, économique & sociale, N°2, 1966, P. 41- 43.

10) Cf., Toler (M.-A.), *The Ethics of Cultural Representation. The Maghribi Novel in Translation*, *The Journal of North African Studies*, V. 6, 2001, P. 48-69, 50-51.

les dialectes régionaux différaient par région. Pour atteindre un public le plus grand possible, il fallait écrire en français. Ibnlfassi et Hitchcott soulignent que ce choix ne fut pourtant pas facile pour ces écrivains à cause des relations de cette langue avec le colonialisme. Les écrivains maghrébins tentèrent alors de s'approprier du français, de créer un nouveau français en changeant la syntaxe, en créant des néologismes, en utilisant des mots arabes et africains ou des calques et en se servant d'un vocabulaire violent et obscène.¹¹

Certaines études montrent ces changements que les écrivains maghrébins appliquèrent afin de pouvoir exprimer leur culture africaine ou arabe dans la langue française. Ces études notent également que cette appropriation de la langue française peut être considérée comme une sorte de décolonisation. Comme l'expliquent entre autres Zabus et Gyasi : exprimer une culture africaine dans la langue dominante du colonisateur est en quelque sorte forcer la langue dominante dans une position minoritaire, la position qui était normalement prise par la langue africaine. De plus, la langue ou la culture africaines servent à

11) Cf., Ibnlfassi (L.), Hitchcott (N.), *'Introduction' dans : LaïlaIbnlfassi et NickiHitchcott*, Éd., African Francophone Writing. A Critical Introduction (Oxford et Washington D.C. 1996), P. 1-9.

instruire la culture française dans sa propre langue. Les écrivains inversent ainsi les rôles : ils apprennent alors quelque chose de leur culture à la langue du colonisateur.¹²

Pour Chraïbi, le choix d'écrire en français était logique. L'arabe classique était la langue parlée dans les cercles littéraires élitaires, mais cette langue ne s'était pas suffisamment développée pour pouvoir décrire tous les processus 'modernes', il n'existait pas encore de mots pour tout dire. Dans la maison des Chraïbi, on parlait le berbère, un dialecte régional rempli de mots étrangers, parlé seulement dans leur région. Donc pour Chraïbi, le plus logique était d'écrire en français pour atteindre un public plus grand et pour avoir recours à une langue dans laquelle se laissaient exprimer tous les processus d'une ère moderne.¹³

À la fin, nous pouvons dire que Chraïbi était parmi les premiers à dénoncer les injustices sociales. Nous pouvons le décrire comme un auteur iconoclaste, étant donné qu'il était tout-à-fait hostile à l'exaltation des images et des traditions saintes et visait à les disparaître, comme l'instrumentalisation de la religion

12) Cf., Gyasi (K.), *Translation as a Postcolonial Practice. The African Writer as Translator*, dans: Raoul (J.) Granqvist (A.), Éd., *Writing Back in/and Translation*, Frankfurt, 2006, P.103-118, 115.

13) Cf., Chraïbi (E.), *Je suis d'une génération perdue*, Op.cit., P.43.

qui ne s'entend jamais avec une foi sincère. Chraïbi était le premier à faire la pleine lumière pour dévoiler la zone fermée des familles traditionnelles maghrébines, le premier à se débattre contre ce que la société voit à cette époque-là comme tabous, à l'instar de la place des femmes dans la société.

Nous constatons dans la présente œuvre littéraire que Driss Chraïbi partage les mêmes centres d'intérêts avec d'autres écrivains maghrébins francophones concernant leurs tentatives envers l'ouverture sociale. De même, il a pu éclipser les leurs en se situant en dehors de toute tendance littéraire idéologique ou esthétique catégorisable.

3. Le Passé simple

3.1 Parution

Le Passé simple parut en 1954, deux ans avant l'indépendance du Maroc. À cette époque-là, la population marocaine était un protectorat français, mais le peuple avait commencé à se demander comment devrait vivre le Maroc à l'avenir : toujours sous l'influence de la France ou comme un pays indépendant ? Et ce pays indépendant devrait-il retourner aux valeurs marocaines d'avant le protectorat ou devrait-il se moderniser ? *Le Passé simple* fut le premier livre à parler de ces

problèmes internes du Maroc, de cette division entre le pays des origines et la nouveauté de la modernité. Dans ces dernières années du protectorat, chaque œuvre nouvelle fut regardée de tout près, aussi bien par les Français que par les Marocains. Les Français étaient curieux de savoir ce qui se passait dans la société marocaine et les Marocains voulaient savoir quelle position prendrait cette œuvre.¹⁴

3.2 Résumé

Le Passé simple raconte l'histoire d'un garçon marocain qui a été envoyé dans une école française. Ensuite il se révolte contre son père, qui représente la tradition marocaine, l'islam et le patriarcat. Donc le jeune homme, Driss Ferdi, se révolte contre la tradition de son pays natal. En se révoltant, Driss montre les contradictions qui existent dans ce pays qui est un protectorat français. Le livre consiste en 5 chapitres qui ont tous un nom chimique. Le livre est ainsi comme un corps composé après un processus chimique au cours duquel les éléments de base, le réactif, le catalyseur et les éléments de synthèse se sont combinés. Cela semble logique lorsque nous savons que l'auteur a fait des études de chimie.

14) Hadjadji (K.), *Op.cit.*, P.53.

Dans le premier chapitre, nous rencontrons les personnages, dont le personnage principal Driss Ferdi, qui a le même prénom que l'auteur. Ensuite nous faisons la connaissance de sa famille : son père (le Seigneur), sa mère et ses frères. L'histoire commence pendant le Ramadan et nous retrouvons la famille le soir. Le frère Camel n'est pas encore rentré, donc la famille ne peut pas commencer à manger. À la fin du premier chapitre, le père raconte à la famille que ses affaires de thé ne vont pas très bien. Driss doit aller à Fès avec sa mère pour prier sur la tombe de son grand-père pour que les affaires s'améliorent. À Fès, Driss parle à son oncle et il rencontre Si Kettani, un homme très religieux que Driss confond avec son propre père et contre qui il se révolte ensuite. Tout à coup, il reçoit un télégramme dans lequel il lit que son petit frère Hamid est mort.

Plus tard on apprend que le Seigneur a frappé le petit frère parce qu'il était furieux du fait que Driss et sa mère étaient partis sans lui dire un mot et que le jeune Hamid les avait aidé. Pour Driss, c'était le petit détail qui a rendu la situation insupportable, voire même c'était la goutte qui fait déborder le vase. Il s'est déchaîné vraiment contre le Seigneur et il a essayé de convaincre sa mère et ses frères de faire la même chose. La famille est

choquée par le mort de Hamid, mais ils ne comprennent pas pourquoi Driss veut se révolter contre toute la culture musulmane qui est représentée par le père. Driss est le seul de sa famille qui a fréquenté l'école française et qui a donc appris qu'il existe également une autre culture occidentale. Driss se dispute avec son père, il l'appelle un assassin et il finit par partir, il va dans la rue et cherche un endroit où il pourrait dormir. Mais aucun de ses amis ne semble vouloir l'aider. Il découvre que le Seigneur le suit partout et qu'il a parlé à tous ses amis. Finalement il décide de rentrer et il apprend que sa mère s'est suicidée. À l'enterrement de sa mère, Driss a une longue conversation avec son père dans laquelle le Seigneur essaye d'expliquer toute l'histoire de sa famille. À la fin du livre, Driss part en avion pour aller faire des études à Paris, son voyage est payé par le Seigneur. Il décide qu'il va étudier et quand il reviendra au Maroc, il remboursera à son père les frais de ses études et « ***Alors, mais seulement alors, je me révolterai.*** »¹⁵

3.3 Structure

Le roman se compose de cinq chapitres. Chacun porte un titre aguichant dont le choix n'était pas absurde. À partir de la

15) Chraïbi (D.), *Le Passé simple*, P.272.

connotation enracinée aux titres, le narrateur insiste à nous rappeler son ancien emploi d'ingénieur chimiste. Le premier chapitre ayant pour titre « éléments de base » raconte « *le vingt-quatrième soir du Ramadan* », c'est le soir de l'absence de Camel. Dans ce chapitre, le narrateur passe en revue tous les éléments sur lesquels se base la révolte et la rébellion de Driss Ferdi.

Le deuxième chapitre du *Passé simple* s'appelle « Période de transition ». L'action de cette partie du roman se passe à Fès et constitue un intermezzo dans le récit, dans la mesure où le Seigneur n'est plus physiquement présent. Mais cette délocalisation de l'action ne fait que montrer au lecteur l'ampleur de la situation et la communication de la révolte contre l'autorité paternelle est un prétexte pour dénoncer des problèmes sociétaux très graves.

« Le réactif » est le nom du troisième chapitre du *Passé simple*. En chimie, on désigne comme « réactif » « une substance qui peut réagir avec une ou plusieurs espèces chimiques » et qui « permet de classer les réactions dans lesquelles il intervient et de caractériser une espèce chimique particulière ». Dans ce cas, on peut considérer que le réactif est la mort du petit Hamid, qui

déclenche la révolte longuement refoulée du personnage principal. En réaction avec « les éléments de base », cette mort du frère préféré libère la haine de Driss et provoque la discussion avec le père, à la suite de laquelle Driss quitte la maison paternelle.

Le quatrième chapitre s'appelle « Le catalyseur », faisant référence aux expériences de Driss après qu'il a quitté la maison du Seigneur ; cela provoque un changement dans l'attitude du narrateur Driss Ferdi, parce qu'il se rend compte de l'imperfection du système occidental.

Le cinquième et dernier chapitre du roman de Chraïbi s'intitule « éléments de synthèse ». C'est le résultat de tout le processus qui est dévoilé à présent. Sa discussion avec le Seigneur semble sincère et sans équivoques parce que tous deux ont fait quelques concessions. La synthèse de ces compromis et de cette apparente réconciliation est le fait que le Seigneur permet à son fils de partir vers la France pour continuer ses études.

Le Passé simple présente, à travers ses cinq chapitres, l'histoire d'une réaction de révolte, étudiée dans toutes les phases de son évolution qui représentent symboliquement les

étapes de la formation d'une personnalité. L'organisation du récit est l'un des éléments qui portent la trace de l'auteur ; ici, cette trace est peut-être la plus visible à travers les termes appartenant en propre au vocabulaire de la chimie utilisée par Chraïbi.

3.4 Critique sur *Le Passé simple*

Le texte au dos du livre résume très bien l'effet que fit ce livre :

« Lors de sa parution en 1954, ce livre fit l'effet d'une véritable bombe, tant en France qu'au Maroc qui luttait pour son indépendance. Avec une rare violence, il projetait le roman maghrébin d'expression française vers des thèmes majeurs : poids de l'Islam, condition féminine dans la société arabe, identité culturelle, conflit des civilisations. Vilipendé au début, commenté par des générations de lecteurs, il est enseigné depuis quelques années dans les universités marocaines. Dix-huit thèses de doctorat lui ont été consacrées à ce jour. »¹⁶

16) Chraïbi (D.), Quatrième de couverture.

Ce texte sur la quatrième de couverture indique déjà que le livre a été reçu de manière critique au Maroc mais aussi en France. Il est utile de regarder cette réception de plus près. En France, la presse de droite utilisa ce roman pour consolider la position du protectorat. Le livre fut vu comme une prise de position pour le protectorat et les journalistes cherchèrent dans ce livre les sources sociales du conflit franco-marocain. Le véritable conflit n'existait pourtant pas entre le Maroc et la France, mais entre deux générations de Marocains : – « ***ou plutôt entre une petite minorité, gagnée par la civilisation occidentale, et la masse (la masse et ses chefs) qui gardent les mœurs et les traditions de l'Islam.*** »¹⁷ Après ces articles de la presse de droite, Chraïbi fut menacé par des nationalistes et des compatriotes. Donc dans le journal *Bulletin de Paris*, il publia le 4 mars 1955 un article dans lequel il critiquait ouvertement le protectorat français et il expliquait la situation des jeunes marocaines : ils ne pouvaient plus vivre avec les anciennes traditions islamiques, mais l'Occident ne les aidait pas non plus.¹⁸

17) Bulletin de Paris, 7 janvier 1955.

18) *Cf.*, Hadjadji (K.), *Op.cit.*, P. 54-56.

Au Maroc, la première réaction au *Passé simple* parut seulement en 1957. Le scandale de ce livre fut encore plus grand au Maroc, parce que Chraïbi critiquait certains aspects de la société marocaine et islamique. Les jeunes Marocains étaient divisés : une partie était choquée par le livre, selon eux, ce livre contenait des mensonges sur leur société. L'autre partie des jeunes se reconnaissait dans la révolte de Chraïbi et dans la double identité de Chraïbi.¹⁹

Cette première critique marocaine parut le 14 janvier 1957 et contenait des fortes critiques comme : « ***Ce judas de la pensée marocaine n'éprouve jamais le besoin de parler des valeurs de son peuple. Dénigreur passionné, il préfère s'accrocher aux valeurs des autres qui pourtant ne sont valables pour nous que dans la mesure où nous respectons et aimons les nôtres.*** »²⁰

Chraïbi répondit à cette critique avec une longue lettre au journal, dans laquelle il critiquait et reniait son propre livre. Mais quelques années plus tard, Chraïbi écrivit dans le magazine *Lamalif* qu'il regrettait déjà ce moment de faiblesse. Il avait reçu beaucoup de lettres des jeunes Marocains qui se reconnaissaient

19) Idem, P.56.

20) Dziri (M.), *Celui par qui le scandale arrive*, Souffles, N°.5, 1967, P. 11-17.

dans son histoire, c'était également leur histoire et donc Chraïbi ne pouvait plus nier cette histoire.²¹

Pendant les années '60, Chraïbi donna plusieurs interviews dans lesquelles il exprima ses sentiments vis-à-vis du Maroc et de la France. Il reconnaît l'influence française sur sa littérature, c'était même grâce à la langue française qu'il avait pu devenir écrivain, mais il n'oubliait jamais ses origines marocaines.²² Il se considérait simplement comme un écrivain d'expression française, il ne voulait pas être placé dans une certaine tradition.²³ Il ne regrettait plus son premier livre et sa réaction sur la critique et il expliquait pourquoi il était parti pour la France et pourquoi il avait commencé à écrire :

« Je suis parti pour partir, pour m'épanouir en dehors d'un monde fermé et sclérosé. S'il n'y avait eu que le Protectorat et le colonialisme, tout eût été simple. C'est du coup que mon passé, notre passé, eût été simple. Non, monsieur Sartre, l'enfer ce n'est pas les autres. Il est aussi en nous-mêmes. J'ai dit ce qu'il fallait dire sur ce

21) *Cf.*, Chraïbi(D.), Je suis d'une génération perdue, *Op.cit.*, P. 41-43.

22) *Cf.*, Marx-Scouras (D.), *A Literature of Departure. The Cross-Cultural Writing of Driss Chraïbi*, Research in African Literatures, V. 23, N°. 2, 1992, P.131-144, 138.

23) *Cf.*, Chraïbi(D.), *Ibid.*, P.42.

passé, atrocement, et je ne regrette rien. Mais peut-être aurais-je dû n'attaquer que les autres. Et hurler avec les loups, n'est-ce pas ? »²⁴

3.5 Aspect autobiographique

Driss Chraïbi ressemble beaucoup au personnage principal du livre *Le Passé simple* et toute son œuvre est remplie de références à la société marocaine influencée par le protectorat français. Pouvons-nous donc dire que son œuvre, et notamment *Le Passé simple*, contient un aspect autobiographique ? Chraïbi avoua lui-même que la langue et la culture françaises avaient eu une grande influence sur lui, il écrivit même dans un article publié dans le journal *Demain* : «... **le colonialisme européen était nécessaire et salutaire au monde musulman.**»²⁵ À cause de telles paroles et évidemment à cause de son livre controversé *Le Passé simple*, Chraïbi fut accusé d'avoir fait le jeu des colonialistes.²⁶

Dans la préface de son livre *L'âne*, Chraïbi écrivit : « **Le héros du Passé simple s'appelle Driss Ferdi. C'est peut-être moi. ... Cet Islam en quoi il croyait... il le voyait... réduit au**

24) Laâbi (A.), *Driss et nous : questionnaire établi par Abdellatif Laâbi*, Souffles, N°.5, 1967, P. 5-10.

25) Dziri (M.), *Op.cit.*, P. 11-17.

26) Cf., *Idem*.

pharisaïsme... J'ai choisi de vivre en France... (mais) je continue à participer à ce monde de mon enfance et à cet Islam en lequel je crois de plus en plus. »²⁷ La vie de Driss Ferdi ressemble en effet beaucoup à la vie de l'auteur et ils ont le même prénom, mais pourtant il y a des différences. Pour la génération d'écrivains maghrébins, à laquelle appartenait Chraïbi, il est connu qu'ils utilisaient comme source d'inspiration surtout leur propre vie, à l'opposition de la littérature occidentale qui est plutôt fondé sur l'intertextualité.²⁸

Pourtant, nous retrouvons une note (de l'éditeur ?) sur la première page du *Passé simple*, l'édition parue chez Denoël collection folio, dans laquelle nous lisons : « **Cette sèche analyse fait ressortir le sens profond, mais ne donne aucune idée de la vie frémissante du récit de Driss Chraïbi.** »²⁹ Nous ne pouvons donc pas savoir jusqu'à quel point Chraïbi parle de lui-même dans le personnage de Driss Ferdi, mais nous avons déjà remarqué que beaucoup de jeunes Marocains se sont reconnus dans l'histoire du *Passé simple*, donc il est sûr que le livre parle

27) Chraïbi(D.), *L'âne*, Éd. Denoël, Paris, 1965, préface.

28) Cf., Anne-Marie (G.-G.), *Driss Chraïbi. De l'impuissance de l'enfance à la revanche par l'écriture*, Éd. L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, Paris-Budapest-Torino, 2005, P.10.

29) Chraïbi(D.), *Le Passé simple*, Op.cit., note sans titre à la page 7.

de la vraie société marocaine jusqu'à un certain niveau de détails.

4. Le décalage entre l'islam idéal révélé dans le Coran et la pratique hypocrite de l'islam dans *Le Passé simple* de Driss

Chraïbi

L'image très critique de l'organisation et du fonctionnement de la société marocaine que Driss Chraïbi a toujours convoquée dans ses œuvres a donné naissance à des débats qui surpassaient très souvent le cadre strictement littéraire. La parution du *Passé simple* en 1954 a provoqué un énorme scandale au Maroc en raison de son accusation acide et violente de réalités sociales et de pratiques traditionnelles qui formaient les fondements de la culture marocaine. Faire la critique de cette structure socioculturelle qui prend ses sources dans les préceptes de la religion musulmane a été automatiquement vu comme une critique à l'adresse de l'Islam.

Le roman a été considéré comme un sacrilège et son auteur comme un iconoclaste, alors qu'il n'était qu'un opposant romantique. En fait, Driss Chraïbi ne fait pas la critique de l'Islam, mais de la manière dont la religion a été déformée et utilisée pour servir aux intérêts des représentants religieux et pour consolider

une domination qui n'était pas toujours légale. *Le passé simple* dénonce les pratiques d'une société sans vergogne fondée sur l'hypocrisie, les mythes d'une religion mal interprétée vidée de sa spiritualité. Chraïbi refuse une religion instrumentalisée par une certaine classe sociale afin de servir leurs intérêts. En ce sens, pour faire une interprétation authentique de l'œuvre chraïbienne, il est très important à mentionner qu'il y a une grande différence entre religion, croyance et dogme.

Ce qui nous intéresse ici est le fait de voir quelle est la place de la religion dans le *Passé simple* qui compose notre corpus et de rendre compte de la façon dont l'auteur traite les éléments religieux pour les utiliser dans la critique sociale. Parmi toutes les œuvres de Driss Chraïbi, le *Passé simple* est l'œuvre la plus riche en références à la religion, aux dogmes et aux représentants religieux.

L'école française que le narrateur Driss Ferdi a eu l'occasion d'accompagner a élargi son horizon intellectuel et a aidé à la formation d'un esprit critique qui lui a servi à se rendre compte des difficultés qui minaient la société orientale de son époque.

La puissance et la domination des représentants religieux étaient l'un des aspects qui se trouvaient à l'origine de la

résistance au changement et de l'ancrage très soutenu dans les traditions. Driss Ferdi lutte justement contre cette tutelle comme étant illégitime et déloyal dans les diverses interprétations données aux préceptes religieux musulmans pour détourner leur vraie signification pour le bien de ces représentants.

4.1 L'école coranique

Comme tout enfant musulman, le premier contact de Driss avec l'Islam était dans les écoles coraniques. Ces écoles primaires de la communauté musulmane limitaient l'instruction aux principes élémentaires de la lecture et de l'écriture et à la récitation du Coran. C'est le lieu où il instruit, sous la permanente vigilance d'un maître d'école, les principes indispensables de l'Islam et les versets du Coran.

Les mémoires de Driss concernant cette durée de son enfance ne sont pas les meilleurs. À plusieurs reprises dans *le Passé simple*, il révèle les mauvaises circonstances dans lesquelles se déroulaient ces cours.

Avant de poursuivre sa scolarité à l'école française à l'âge de dix ans, Chraïbi fréquenta l'école coranique dans laquelle la loi du bâton sévit. Il conte l'enfer dans lequel vivent les enfants, en disant : « ***Pendant quatre ans. A coups de bâton sur mon***

crâne et sur la plante des pieds – si magistralement que, jusqu’au jour du Jugement dernier, je n’aurai garde de l’oublier.»³⁰

Driss se souvient du choc lorsqu’il alla la première fois à l’école, il en conserva une énurésie jusqu’à l’âge de 13ans.³¹ Les élèves de cette sorte d’école sont les plus studieux et les plus malheureux du monde.³² La famille supporte sans restrictions ces écoles et lorsque le père amène ses fils au *fqih*, il lui dit :

« Camel et Driss sont tes enfants. Qu’ils apprennent la sainte religion. Sinon, tue-les et fais-moi signe : je viendrai les enterrer.»³³

La cruauté est aussi sexuelle. Les enseignants de ces écoles sont ordinairement des *fqih*s, connaisseurs de religions mais ils s’adonnent à des pratiques qui n’ont rien à voir avec la religion musulmane. Chraïbi dénonce de honteux comportements appliqués aux enfants allant jusqu’à des accusations de pédérastie faites autant à l’encontre des maîtres qu’à l’encontre

30) Chraïbi (D.), Op.cit., P. 16.

31) Cf., Ibid., P. 38.

32) Cf., Ibid., P. 39.

33) Ibid., P. 38.

des élèves aînés. La pédophilie était très répandue dans cette société. De cette expérience il dit :

« Sans compter que les perversités des grands contaminent les petits et que presque toujours ces écoles servent de cours tacites de pédérastie appliquée avec ou sans le concours de l'honorable maître d'école. »³⁴

Il cite aussi:–

« J'ai été soumis à un bourrage de crâne qui m'a complètement dégoûté par la suite de la religion ; il fallait ingurgiter à coups de pied, à coups de gaule. »³⁵

L'enfant est automatiquement nié et brisé, de telles méthodes ont pour finalité l'apprentissage de la soumission.

La représentation de l'école comme un endroit idéal, d'épanouissement intellectuel, d'apprentissage, d'protection, de socialisation, consacré à former les futurs enfants et à forger des caractéristiques, se substitue la vision d'un lieu de souffrance et de punitions. Cela s'inscrit dans la même démarche critique qui

34) *Ibid.*, P. 39.

35) Bourget (C.), *Coran et tradition islamique dans la littérature maghrébine*, Éd., Karthala, 2002, P.123.

se trouve à la base de tout le roman et excite la rage du lecteur occidental, mais aussi, peut-on supposer, de celui du lecteur maghrébin. Driss nous montre que l'école coranique ne contribue à aucun développement des connaissances. Il résume en quelques mots ses quatre années de scolarité coranique, en disant : –

« C'est ainsi qu'a commencé ma scolarité. Elle a duré quatre ans. Tout ce que j'ai appris en cet intervalle de temps tiendrait à peine sur un timbre-poste français. »³⁶

Cette critique ne signifie point qu'il méprise les préceptes de l'Islam, il exprime si franchement son opinion sur l'éducation traditionnelle. Il s'agit plutôt d'une critique à l'égard des méthodes employées, qui, comme nous l'avons vu, ne dépassaient pas l'apprentissage des versets du Coran par cœur, sans rien comprendre du sens des textes Saints. Cet enseignement était presque complètement inutile, parce qu'il se base essentiellement sur la violence, la peur et les châtiments corporels. Et cela qui crée un climat peu propice à l'apprentissage.

36) Chraïbi (D.), Op.cit., P. 37.

Ce Monde corrompu et brutal, l'espace humide, noir et attristant de l'école, la crainte et la mortification sont les éléments qui ont marqué l'évolution de Driss ; ses premiers pas dans la compréhension de la religion islamique n'ont pas été convenables à une réelle découverte de l'Islam, puisque ces éléments négatifs seront toujours mis en relation avec les dogmes coraniques. Cette association est incontestablement portée sur l'expérience choquante de l'enfant, mais elle doit être aussi relativisée, dans la mesure où elle est aussi tributaire de la comparaison que Driss a pu exécuter avec l'enseignement occidentale de l'école française.

En raison de cette éducation déficitaire qui ne tente pas d'étaler la richesse du patrimoine culturel arabo-musulman, les dérives sont abondantes et variées. L'auteur donne l'exemple de le maître d'école, le *m'sid*, qui prend contact avec le futur musulman. Le narrateur, Driss Ferdi, s'attaque à ce modèle de maîtres qui n'ont aucune formation religieuse et même pas pédagogique, puisqu'ils sont des *fqih*, « ***c'est-à-dire un individu qui a appris le Coran par cœur –ou peu s'en faut –, a loué une boutique.*** »³⁷ Cette démarche très simple et qui n'a

37) Chraïbi (D.), Op.cit., P. 40.

rien à voir avec des aptitudes pédagogiques ou avec des qualités morales lui garantissent un statut convenable dans la société et une vie sereine. L'auteur découvre l'hypocrisie par le biais de son maître :

« Le professeur déroule son matelas, dîne, fait sa prière du soir, fume son kif et souffle sa bougie. Une vie tranquille et bien remplie. »³⁸

Cette citation dévoile nettement l'hypocrisie de l'enseignant qui, d'un côté, enseigne de religion, et de l'autre côté, fume le Kif pourtant interdit par la religion. Driss est abasourdi par ces pratiques qui vont à l'encontre des authentiques valeurs de la religion.

Selon l'avis de Driss, il n'est pas pénible à acquérir le statut de « Saint homme » :

« Celui qui croit en Dieu, jeûne pendant le Ramadan, ignore le vin et le porc, fait ses cinq prières par jours et tire le diable par la queue, est presque automatiquement étiqueté de Saint, pourvu qu'il soit d'un certain âge, qu'il porte au

38) *Ibid.*, P. 41.

cou un chapelet assez lourd et que sa barbe soit fournie. »³⁹

Le portrait est très exagéré, mais le conteur veut nous montrer, à travers cette dérision, son impression sur l'hypocrisie de ces représentants religieux qui sont une catégorie très honorée et qui imposent leur domination sans en avoir la légitimité. Nous pouvons dire que les valeurs morales n'ont aucun rôle dans cette sainteté. Sous l'appellation brutale de « **sainteté poussièreuse** »⁴⁰, l'auteur désigne cet acharnement à honorer des règles démodées qui fondent ce Monde socioculturel et qui empêchent une évolution normale de la société. Elles sont trop simplement détournées et interprétées pour répondre aux besoins d'influence de certains hommes hypocrites qui ont cependant bien admis que la religion peut être un excellent moyen de manipulation du peuple. Alors que ces règles devraient au contraire s'adapter et supporter l'évolution sociétale.

L'homme qui subit l'attaque de Driss est le *faqih* Si Kettani qui dénigre tout ce qui a rapport avec la religion. C'est une personne très déplaisante, obscène, méprisable, détestable et vile. Ses

39) Chraïbi (D.), *Op.cit.*, P. 209.

40) *Ibid.*, P. 168.

comportements et son discours ne font qu'exciter la révolte de Driss. Son attitude et son hypocrisie conduisent à la révolte contre la tutelle paternelle sur la personne du *faqih*, dans lequel le narrateur voit la personnalité de son père, autre représentant de l'autorité.

Le narrateur voit que la religion est soumise à des considérations d'ordre social et politique qui déterminent le rythme de la vie sociale. L'irritation et le mépris de Driss Ferdi envers les comportements de ses concitoyens, se traduit par l'envie de séparation avec sa société.

La domination que ces hommes ont sur le peuple n'a aucune base légitime et leur soi-disant honnêteté morale ne peut pas être vérifiée :

« Comment vous êtes devenu imam des collègues chérifiens ? Mais tout le monde le sait. Un matin vous vous êtes togé dans un drap presque blanc et vous êtes allé de porte en porte, de carrefour en carrefour, de mosquée en mosquée, hurlant que vous aviez vu en songe le Prophète discuter de la situation mondiale avec Franklin Delano Roosevelt. On vous a donné une zaouïa où vous

vous êtes retiré précipitamment et une pension substantielle que vous avez acceptée avec le dédain des vanités de ce monde. »⁴¹

L'auteur nous dévoile que l'autorité et la parole de ce représentant religieux se fondent sur un mensonge. Ils prétendent la visibilité du Prophète pour se créer une réputation, sans que personne ne se pose de questions sur la véracité de ce prétendu songe. La considération que l'oncle de Driss lui montrait, suppliant son neveu d'arrêter les attaques, montre quel pouvoir de manipulation ce type d'hommes pouvait avoir sur les autres. Le narrateur voit que l'éducation peut être une alternative durable à cette forme d'obéissance aveugle, née à cause de l'ignorance absolue dans laquelle se trouvaient le plus grand nombre de gens :

« – Disons qu'un bachelier, expliquai-je, aura le même pouvoir et la même considération qu'un fqih [...] –Et, ajoutai-je, l'élite de demain ne se composera que des bacheliers. »⁴²

Il parle sciemment parce qu'après avoir suivi le même chemin de l'école coranique que la plupart des enfants musulmans, il a

41) Chraïbi (D.), Op.cit., P. 87.

42) Ibid., P. 82.

eu la possibilité d'un enseignement occidentale. L'esprit critique et l'argumentation logique, l'humanisme et l'égalité qu'on lui avait présentés au lycée lui semblent le meilleur moyen de dépasser cette étape d'obéissance aveugle à des autorités illégitimes.

4.2 La prière

La prière, un des cinq piliers de l'islam, une des caractéristiques de la vie religieuse, occupe une place prépondérante dans le monde islamique. Prier est un moyen d'entrer en relation avec Dieu. Le fidèle doit s'acquitter de ce devoir cinq fois par jour, à des heures déterminées, annoncés par les muezzins des mosquées, et après avoir fait les ablutions qui assurent la pureté du croyant.

Driss Ferdi nous fait voir ce rituel dans la maison du Seigneur:

« Nous nous plaçâmes en triangle isocèle et la prière commença. Le canard de tête était naturellement le Seigneur. Nous nous agenouillions, prosternions, lui sur son tapis de prière, nous sur la mosaïque froide. Il déclamait un verset, puis un autre, choisissant les plus longs, les plus rythmés, les plus monotones.

Nous psalmodions « Dieu est grand » à chaque agenouillement et « Gloire au Très-Haut » à chaque prosternation »⁴³

Le conteur dénonce l'hypocrisie de ce fait. Pendant la prière, l'esprit des croyants est autre part, manquant toute spiritualité et dévotion exigées par ce moment qui devrait être un temps de communication avec Dieu.

« En ce qui concerne les prières, seules les personnes âgées les font. Encore que ce soit pour la plupart d'entre elles une habitude ou un manifeste. »⁴⁴

A cause de la répétition régulière, la prière est devenue une pratique à laquelle on ne fait même plus attention, une sorte des gestes loin du concept profond qu'elle devrait avoir.

4.3 Le pèlerinage à la Mecque

Le pèlerinage, connu sous le nom de *Hajj*, est un acte rituel principal qui constitue le cinquième pilier de l'Islam. Il est l'une des choses les plus éminentes pour les musulmans. Il est

43) Chraïbi (D.), *Op.cit.*, P. 44.

44) *Ibid.*, P. 209.

obligatoire de faire le Hajj au moins une fois dans la vie pour tout croyant en capacité financière et physique de le faire.

Pour les musulmans, le pèlerinage est un voyage initiatique et spirituel. Mais cette notion profonde est peu à peu tombée en désuétude, et le pèlerinage est plutôt aperçu comme moyen très garanti d'accroître sa puissance. La personne arrivée du pèlerinage prend automatiquement le sobriquet de *Hajj* qui est considéré, pour tous les musulmans, comme un titre respectable et une marque de son grand attachement à l'islam.

Cette question nous pousse à étudier le personnage du père, son autorité absolue et son hypocrisie religieuse. Le portrait du père est peut-être la plus forte figure masculine du *Passé simple*. Il est le symbole indiscutable de la société marocaine arabo-musulmane, époux et père, respecté dans la société et parmi la communauté religieuse de laquelle il fait partie. Sa famille devait observer consciencieusement le Ramadan et ses enfants avaient suivi l'école coranique.

Dans *le Passé simple*, le père incarne le pouvoir : il est le chef de famille et représente l'autorité suprême à l'égard de sa femme et ses enfants, il sait tout et prend toutes les décisions selon sa propre volonté, considérant sa famille comme de simples

asservis à son service. Il est celui qui professe les règles de l'Islam. Tout le monde l'appelle *le Seigneur*, signe de la considération de son autorité absolue. Il fait presque figure de démiurge qui a le droit de vie ou de mort sur les autres. Il détient un pouvoir incontrôlable sur les siens et tout ce qu'il dit est irrévocable : « ***Le Seigneur m'attend. Sa loi est indiscutable. J'en vis.*** »⁴⁵

Le pouvoir monétaire se mélange aux quatre titres de *haj* qu'il a obtenu pour lui garantir la considération au sein de la communauté marocaine et française de Casablanca. Donc, nous pouvons dire que son autorité n'est pas fondée sur un pouvoir économique, mais aussi sur le respect traditionnel accordé à ceux qui ont le titre de *haj*. Driss décrit cela dans des termes ironiques:

« Donc, j'étais ici. Le Seigneur à La Mecque. Soi-disant à La Mecque. Parce qu'à son retour – en plus d'un bon kilogramme de dattes de Médine, soi-disant de Médine, et d'un titre honorifique, soi-disant honorifique : haj, il nous gratifiait d'une bonne nouvelle : la presque totalité de sa fortune avait fondu à Damas. »⁴⁶

45) Chraïbi (D.), Op.cit., P. 14.

46) *Ibid.*, P. 83.

« Par la suite, il devait nous apprendre que sa fortune avait fondu dans les tripots de Damas et du Caire. »⁴⁷

Le narrateur nous dévoile l'hypocrisie religieuse de son père qui se cache derrière le masque doré d'honnêteté et de loyauté religieuse : – les déplacements réalisés à la Mecque ont été des prétextes pour des débordements au Caire et à Damas, où *le Seigneur* entretenait des petites amies et jouaient dans les cabarets, gaspillant l'argent qui devait être naturellement consacré à sa famille. Le dénigrement du titre et du rituel en soi-même est exposée par le conteur qui les montre délibérément de façon caricaturale pour appeler l'attention sur la mascarade hypocrite qui avilit la religion musulmane.

4.4 Ramadan

Le jeûne est un des cinq piliers primordiaux de l'Islam. Du lever au coucher du soleil chaque jour pendant trente jours, les musulmans s'abstiennent intégralement de manger, de boire, de fumer et d'avoir des relations sexuelles. Le mois de Ramadan est plus qu'un jeûne, c'est un mois de recueillement, de

47) *Ibid.*, P. 211.

compassion envers les personnes les plus pauvres. C'est le mois du pardon.

Une grande partie du *Passé simple* est placé pendant la période du Ramadan. C'est par son évocation que le récit est entamé : « ***Le canon d'El Hank tonna douze fois.***»⁴⁸

Là, le narrateur ne renonce à dévoiler l'hypocrisie religieuse pendant ce mois. Il nous montre que ce jeûne a été instauré pour établir une certaine égalité entre tous les Musulmans. Mais, dans *Le Passé Simple*, cette égalité paraît imaginaire. Quand les pauvres souffrent de dénuement et travaillent, les nantis, eux, tuent le temps en se réveillant tard puis en s'amusant à des jeux de hasard.

« (...) en-dehors de ceux qui sont obligés de travailler tous les jours pour subvenir à leurs besoins, les gens paressent dans leur lit jusqu'à midi et font ensuite des parties interminables de poker ou de loto pour tuer le temps et tromper la faim. Les jeux de hasard sont interdits par la loi et le Ramadan est un mois de recueillement et de prières ».⁴⁹

48) Chraïbi (D.), Op.cit., P. 13.

49) Cf., Ibid., P. 209.

De plus, durant ce mois où les humeurs sont massacrant, le narrateur ne trouve dans sa maison aucune trace de piété ou de recueillement. La journée, comme nous l'avons signalé, est consacrée à la paresse et à la débauche et, une fois le coup de canon donné, c'est le temps de la libération qui commence, le Seigneur fume toute la nuit

« Le soir, il redevenait le plus doux des hommes parce qu'il avait fumé, et ne disait plus rien parce qu'il fumait jusqu'au matin. »⁵⁰

Le quartier du Bousbir qui constitue un lieu consacré à la prostitution, ne désemplit pas. Le vin est fermement interdit, mais cela n'empêche pas le monde, dont le Seigneur, d'en boire.

« J'imaginai les marchés, les dellals, le cercle des conteurs publics, les jeux de loto sur un trottoir, les accouplements furtifs dans une cohue, (...) toute une bande d'orgie et de violence. J'imaginai ceux qui déferlaient vers le Bousbir, véritable ville close où près de 3.000 pensionnaires de tout sang et de toute peau

50) Chraïbi (D.), *Op.cit.*, P. 209.

travaillent à la chaîne (le mois le plus productif est le Ramadan, le mois saint. »⁵¹

En ce qui concerne les dix derniers jours du Ramadan, ils sont considérés comme hautement bénis, et en particulier la vingt-septième nuit, la nuit du destin, *Laylat al-Qadr*,* nuit pendant laquelle le Coran a été révélé à Mohammed. La 27^{ème} journée de Ramadan est considérée comme une journée sacrée dans la société musulmane : **«Le 27ème nuit est une nuit de révolution »⁵² « Une nuit de foi. »⁵³**

Des milliers de musulmans se dirigent vers la mosquée pour faire la prière : **« Cette nuit, tous les musulmans de la terre prieront. »⁵⁴** Pour beaucoup de musulmans pieux, cette période est marquée par une intensité spirituelle toute particulière, et ils passent ces nuits à prier et à réciter le Coran, à organiser des cercles pour la louange de Dieu appelés en arabe *halakat al zikre*.

Les musulmans considèrent cette nuit comme une grâce de Dieu pour expier leurs péchés commis durant l'année : **« C'est**

51) Cf., *Ibid.*, P.49.

* Laylat al-Qadr (nommée en arabe ليلة القدر). Durant la nuit du vingt-septième jour du mois de Ramadan, Mohammed a reçu sa première révélation coranique de l'archange Gabriel. Certains croyants pensent que les vœux formulés durant cette nuit seront exaucés. Les prières y sont donc particulièrement intenses.

52) *Ibid.*, P. 99.

53) *Idem.*

54) *Ibid.*, P. 102.

la nuit du pouvoir, car jusqu'à l'aube le pouvoir appartient à chacun de nous (...) »⁵⁵

En observant le comportement de la jeunesse marocaine face à la pratique religieuse et surtout pendant ces nuits sacrées, nous trouvons qu'ils ne s'intéressent jamais de l'exécution des préceptes de l'islam. Ni Ferdi, ni ses camarades ne prient, encore qu'ils boivent des boissons prohibées par l'islam.⁵⁶

Bref, au fil du roman, aucune personne ne montre une considération authentique de la religion, un recueillement sincère ou une dévotion non-feinte. Le narrateur nous décrit Ramadan comme une grande mascarade où rien n'est glorifié, où la débauche est démultipliée, et où la mauvaise humeur est à son comble. Là encore, c'est l'hypocrisie qui est dénoncée par le narrateur, une hypocrisie qu'il retrouve partout et qui le pousse à dénigrer l'ensemble de la structure musulmane. Nous pouvons dire que les valeurs religieuses perdent de leur lustre au détriment de nouvelles valeurs qui s'assurent de plus en plus dans la société marocaine.

55) Chraïbi (D.), Op.cit., P. 103.

56) Cf., Ibid., P. 99.

4.5 l'aumône légale ou La *zakât*

La *zakât* est le troisième pilier de l'Islam. En arabe, le mot « zakat » signifie pureté. Dans sa signification première, elle a pour but de purifier à la fois l'argent et les biens légaux que le fidèle musulman a acquis. L'aumône légale consiste à redistribuer un pourcentage de certains de ses biens aux plus démunis. Elle est obligatoire pour toute personne ayant possédé une somme d'argent ou une quantité de biens.

Il est aussi mentionné dans *Le passé simple* que les Marocains honorent ce précepte de l'islam ; une habitude qui revient à chaque fête religieuse, comme le montre ce passage :

« Il est possible que dans quelques heures naisse la nouvelle lune, par conséquent demain ce serait l'Aide Seghir, fête religieuse par excellence que tout croyant comme nous se doit d'honorer par une distribution de blé dur ou d'orge à quelque nécessiteux. »⁵⁷

Au Maroc, l'aumône légale est une dîme imposée par l'Etat sur les aisés pour être partagée aux pauvres. Dans le *Passé simple*, le narrateur expose ainsi cette règle dogmatique

57) Chraïbi (D.), *Op.cit.*, P. 139.

musulmane : « ***Le quatrième commandement est défini par les lois suivantes : – ce prélèvement est annuel et doit être aussi précis que possible. Un prélèvement de 2,5 % sur les biens doit obligatoirement revenir aux pauvres.***

– [...] les biens immuables qui ne rapportent pas ne sont pas passibles d'impôts. »⁵⁸

Mais, la doctrine ne conforme pas tout à fait à la pratique, et Driss Ferdi ne s'empêche pas de le proclamer, avec son ironie corrosive : « ***Au Maroc [...]. En fait, j'ai toujours vu ce jour-là une distribution de pièces de monnaie, de figues et de dattes, faite surtout par les épiciers et petits commerçants. Les riches prennent leur précaution à l'avance, transforment leurs biens liquides en biens immeubles qui, de part la loi islamique, ne sont pas imposables [...]. Le Prophète n'a pas prévu cette escroquerie subtile. »***⁵⁹

De cette manière, les riches n'ont rien à octroyer à personne et n'auront pas de compte à rendre à leur conscience, ni à Dieu. Plus loin, les immeubles et les terres acquis ainsi peuvent augmenter de valeur en un minimum de temps.

58) *Ibid.*, P. 210.

59) *Ibid.*, PP. 210:211.

Conclusion

En effet, l'image de l'Islam qui ressort du *Passé simple* correspond en grande mesure aux clichés occidentaux sur la religion musulmane, mais cela ne doit pas être vu comme un reniement par l'auteur de sa culture d'origine, mais plutôt comme un moyen d'éveiller la sensibilité des Marocains et de les faire réagir à cette aliénation de la société fondée sur la manipulation religieuse.

Chraïbi a toujours dénoncé l'hypocrisie et le fait que la religion était devenue un instrument de manipulation et une expression extérieure proche du spectacle, alors qu'elle devait être personnelle et concerner une relation intérieure et spirituelle entre le croyant et la divinité.

Il déteste le pharisaïsme des détenteurs du pouvoir financier et politique qui sous couvert de l'islam oppriment les autres. Il condamne la déviation de l'islam qui, au fil du temps s'est dégradé, a été dévié de son sens premier pour être un islam étroit, sévère, plein de tabous et non un islam de bonté, de fraternité. Tous ces problèmes entraînent la schizophrénie culturelle de celui qui est confronté à la double culture qu'il ne parvient pas à maîtriser.

Chraïbi a été accusé d'être un écrivain iconoclaste et de ne pas connaître ni respecter les valeurs fondamentales de l'Islam. Rien de moins vrai : Chraïbi était un très bon connaisseur du Coran et c'est justement à cause de cela qu'il a toujours parlé dans ses livres du vrai message que la religion transmet ; il l'a fait parfois avec violence, en dénonçant les erreurs, parfois avec résignation ou avec retenue, mais il a toujours attaqué le dogmatisme ou l'application étroite de préceptes et non pas la croyance en une religion dont il semble lui-même se revendiquer à sa façon, toute personnelle.

Tout au long de son roman, Chraïbi n'hésite pas à détourner lui-même certains versets du Coran. Ce fait a été vu parfois comme une mauvaise connaissance ou comme une désacralisation iconoclaste du Coran. A notre avis, il s'agit plutôt d'une manière de montrer avec quelle facilité on peut s'éloigner de la signification première du Livre et se perdre dans des interprétations.

Même si *Le Passé simple* a été vu comme un livre qui s'attaque à la religion musulmane dans son ensemble, cette lecture est très réductrice et ne tient pas compte en totalité de ce que Driss Chraïbi a voulu exprimer. Ce n'est pas la religion en

soi-même qu'il dénonce ; son livre fait plutôt la critique virulente de la manière dont la religion est utilisée pour servir des intérêts personnels, pour obtenir des biens matériels ou un plus d'autorité dans la communauté. Il attaque les institutions religieuses et les interprétations erronées du texte sacré faites par ceux qui profitent de l'ignorance du plus grand nombre pour les manipuler. L'hypocrisie et le détournement volontaire du sentiment religieux sont les cibles de l'ironie chraïbienne ; sa formation humaniste lui a donné la capacité de regarder à froid toutes les dimensions de la société marocaine, pour laquelle la religion est fondamentale. Il s'indigne tout simplement contre tout ce qui aliène, abîme, humilie et détruit l'Homme.

En guise de conclusion, notre travail de recherche n'est qu'une ébauche, qui demeure à compléter par des recherches ultérieures dans le futur.

Bibliographie

I-Corpus

- Chraïbi (D.), *Le Passé simple*, Éd. Denoël, Paris, 1954.

II- Ouvrages critiques et historiques

- Anne-Marie (G.-G.), *Driss Chraïbi. De l'impuissance de l'enfance à la revanche par l'écriture*, Éd. L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, Paris-Budapest-Torino, 2005.

-
- Bourget (C.) , Coran et tradition islamique dans la littérature maghrébine, Éd., Karthala , 2002
- Déjeux (J.), La littérature maghrébine d'expression française, Éd.PUF, Paris,1992.
- Demulder (T), Révolte et quête des racines culturelles dans l'oeuvre de Driss Chraïbi et dans la peinture d'Ahmed Cherkaoui, Grenoble ,2000.
- Chraïbi(D.), L'âne, Éd. Denoël, Paris, 1965, préface.
- Guinoune (A.–M.), De l'impuissance de l'enfance à la revanche par l'écriture. Le parcours de Driss Chraïbi et sa représentation du couple, Éd. Groningue, 2003.
- Hadjadji (H.–K), Contestation et révolte dans l'oeuvre de Driss Chraïbi, Paris, 1986.
- Parekh (P.N.) et Jagne (S. F.), Postcolonial African Writers. A Bio-bibliographical Critical Source book, Éd. Greenwood, London et New-York, 1998.
- YETIV (I), Le thème de l'aliénation dans le roman maghrébin d'expression française de 1952 à 1956, (Préface de Germaine Brée, Postface de Jean Déjeux), Sherbrooke, Québec, CELEF, 1972

III– Revues et articles

- Chraïbi (D.), Je suis d'une génération perdue, Lamalif. Revue mensuelle, culturelle, économique & sociale, N°2, 1966.
- Chraïbi (D.), Une vie sans concessions, Entretiens réalisés par Abdeslam KADIRI, Éd. Zellige, 2009.
- Chraïbi (D.), Je renie Le Passé Simple, Démocratie, N°. 5, 4 fév. 1957.

- Chraïbi (D.), Littérature nord-africaine d'expression française, *Confluent*, N°. 5. Février, Rabat, 1960.
- Dziri (M.), Celui par qui le scandale arrive, Souffles, N°.5, 1967.
- Gyasi (K.), Translation as a Postcolonial Practice. The African Writer as Translator, dans: Raoul (J.) Granqvist (A.), Éd., *Writing Back in/and Translation*, Frankfurt, 2006.
- Laâbi (A.), Driss et nous : questionnaire établi par Abdellatif Laâbi, Souffles, N°.5, 1967
- Marx-Scouras (D.), A Literature of Departure. The Cross-Cultural Writing of Driss Chraïbi, *Research in African Literatures*, V. 23, N°. 2, 1992.
- Toler (M.-A.), The Ethics of Cultural Representation. The Maghribi Novel in Translation, *The Journal of North African Studies*, V. 6, 2001.